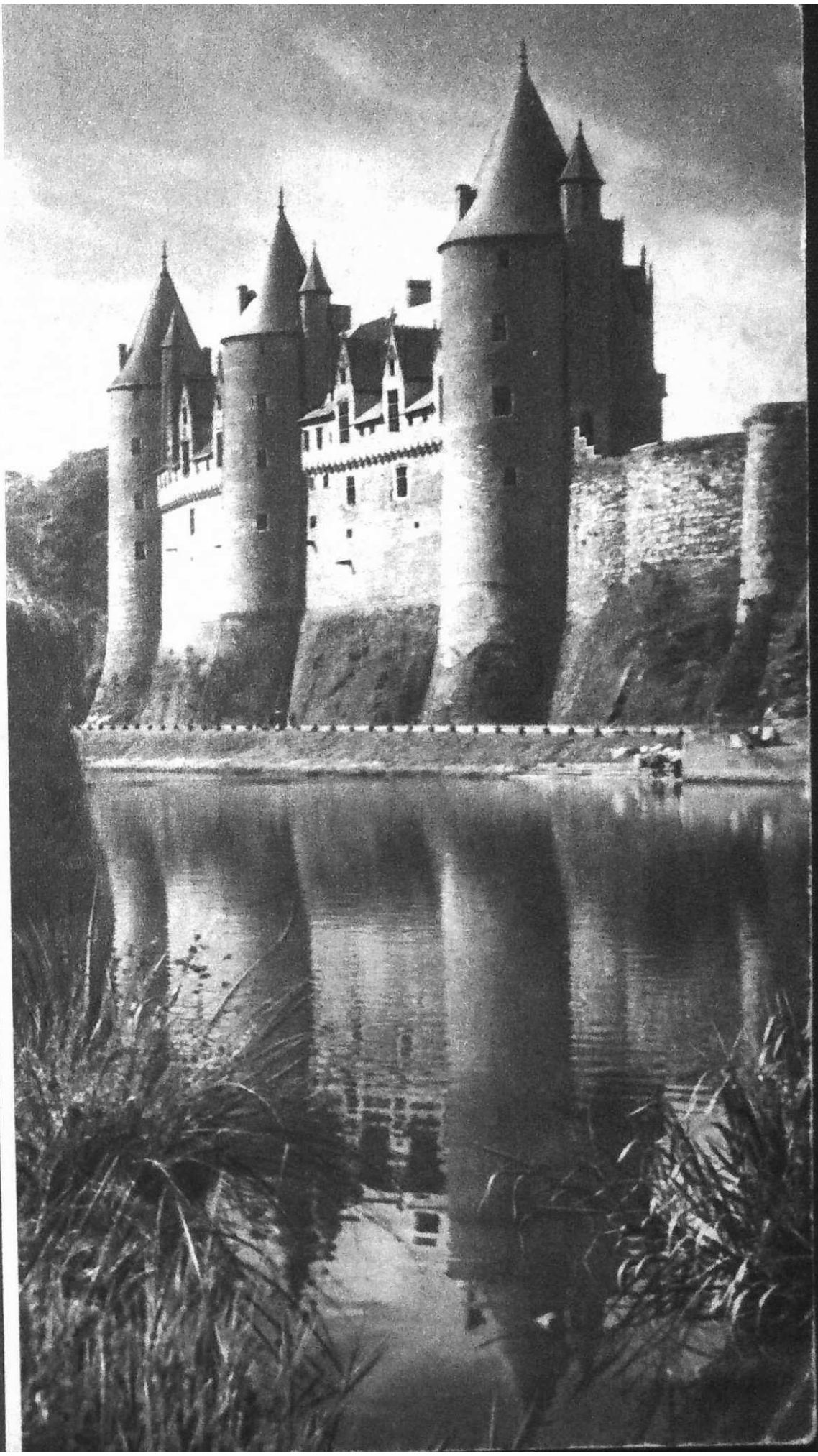
CHATEAUX EN BRETAGNE

FLORIAN LE ROY

IMAGES DE BRETAGNE

PAR

JOS LE DOARÉ



Château de Josselin. Les tours d'Olivier de Clisson (XIV' siècle) dominant l'Oust

DANS LA MEME
COLLECTION
ILLUSTRATIONS
DE JOS LE DOARE

IMAGES DE BRETAGNE

I. - ART BRETON

1) **Calvaires de Bretagne,** texte de V.-H. Debidour.
2) **Fontaines sacrées,** texte de P. Thomas-Lacroix.
3) **Châteaux en Bretagne,** texte de Florian Le Roy.

II. - FOLKLORE

1) **Coiffes de Bretagne,** texte de Pierre Hélias.
2) **Danses de Bretagne,** texte de Pierre Hélias.

III. - TRADITIONS

1) **Pardons de Bretagne,** texte de Florian Le Roy.
2) **Légendes de la Mer,** texte de Pierre Hélias.

IV. - ICONOGRAPHIE

1) **La Vierge en Bretagne,** texte de V.-H. Debidour.
2) **Noël en Bretagne,** texte de Bernard de Parades.

REFLET DE BRETAGNE

Finistère, texte de Henri Queffélec.
Brest, texte de Henri Queffélec.
Plougastel-Daoulas, texte de Bernard de Parades.
Saint-Pol-de-Léon, texte de Y.-P. Castel.
Pont-Aven, texte de Y.-P. Castel.
Morlaix, texte de Fanch Gourvil.
Châteaulin, texte de François Férec.
Huelgoat, texte de Bernard de Parades.
Locronan, texte de Henri Waquet.
La Côte d'Emeraude, texte de Florian Le Roy.
Carnac-Quiberon, texte de Michel de Galzain.

ART BRETON

III

FLORIAN LE ROY

CHATEAUX EN BRETAGNE

PHOTOGRAPHIES
DE JOS LE DOARE

1957
EDITIONS D'ART
JOS LE DOARE
CHATEAULIN (Finistère)

CHATEAUX EN BRETAGNE

C'est Barrès qui, près de sa mort, disait aux Tharaud : « Et maintenant je voudrais vivre dans un Escurial de songes ». Le dernier château en Espagne pour cet amateur d'idéologies passionnées.

Le premier château en Bretagne fut aussi une architecture de nuée et de rêve, le domaine féerique où Viviane emprisonna Merlin l'Enchanté. On peut toujours, dans les clairières sonores de la forêt de Paimpont, demander à des songe-creux d'étangs de laisser refleurir sur leur mémoire sans tain l'image vénéneuse de la fille du vavasseur, et s'émerveiller que les trouvères eussent déjà nommé Folle-Pensée et le Val-sans-retour, mais sous ces futaies de Brocéliande, où se réfugiaient les derniers druides, les demeures des premiers princes domnonéens ont disparu comme des camps volants de sabotiers.

Deux complaintes sur le crime d'une marâtre.

Naïf et savoureux, un hagiographe du XVIIe siècle, le F. Albert Le Grand, a donné le tour de l'historiette à des épisodes de la colonisation bretonne de l'Armorique.

Il nous force à penser, devant les tours de Brest, rondes comme des futailles, au tonneau dans lequel avec son nouveau-né dériva Azénor, sœur d'infortune de Geneviève de Brabant et de Mélisande, mais comment escalader l'enceinte de Trémazan, foisonnante d'œillets rouges, sans se rappeler la sanglante méprise qui jumela un frère et une sœur dans la sainteté ?

Au VIe siècle, le seigneur en était Golon. Veuf, il alla pour le malheur de ses deux enfants, choisir une seconde épouse en Bretagne insulaire. Gurguy, le garçon, s'esquive bientôt, quand Haude, la fillette, est livrée aux souillons, puis reléguée dans une métairie, et douze ans passent avant que Gurguy s'en inquiète.

Hôte de passage, il laissera parler de sa sœur comme d'une gourgandine qu'on a dû mettre en quarantaine, mais le lendemain, la demoiselle qui de ses grosses mains rouges de servante rince du linge au doué est toute éberluée d'entendre un inconnu de fière mine l'appeler par son nom. Elle s'effare, jette son battoir, prise d'une telle panique, que pour Gurguy, c'est l'évidence : la belle a failli. Tirant son épée, il la rattrape, lui tranche le cou. Tous les guenilleux du quartier qui viennent se lamenter autour du cadavre ont tôt fait de le désabuser. Au château, il ne dévoile son identité que pour s'accuser de son crime. Si le père est navré, la belle-mère ne cache pas sa joie, mais voici Haude qui franchit le seuil, son chef entre les mains. Devant l'assistance épouvantée, elle le remet en place, et, âpre à ne pas la reconnaître, sa voix s'élève pour en appeler à Dieu contre la marâtre qui s'effondre. Haude, alors, prend le temps, avant de mourir, de recevoir les derniers sacrements et de consoler son frère, dont la tête est soudain nimbée d'un cercle de feu à cause duquel il ne sera plus nommé que Tanguy.

Prénom de tradition dans la famille qui occupa le site et y planta, au XIe siècle, un des premiers donjons de pierre. Carré, à la manière angevine, il portait son sommet à vingt-cinq mètres quand, pour s'illustrer d'exploits en emplois, des Tanneguy du Chastel y prenaient leur essor.

Une légende des siècles en châteaux.

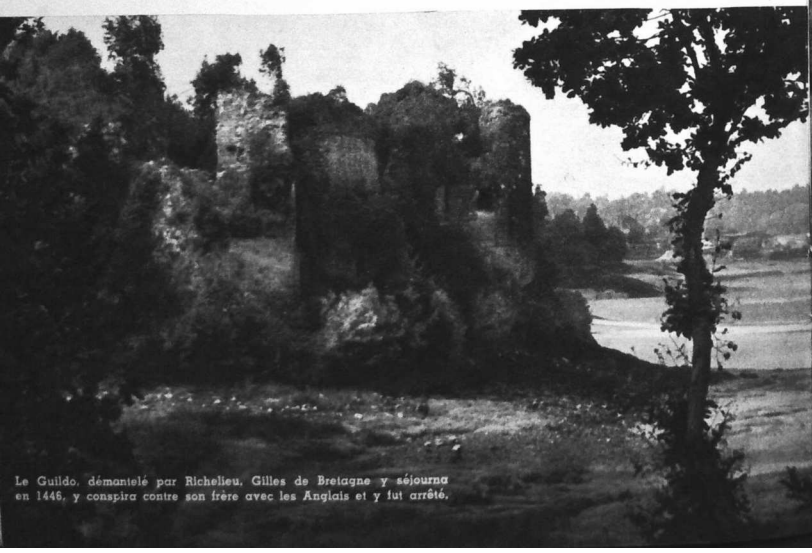
Une légende des siècles que notre armorial avec ses noms en froissements d'acier, en appels d'oiseaux de proie, et l'histoire du pays est celle de ses châteaux. Mais rien de plus rural que la féodalité des origines : à un propriétaire qui préfère la rente aux récoltes, le laboureur a demandé de le protéger, en maintenant l'ordre et la justice. La chanson du Combat des Trente montre avec quelle conscience le noble de Bretagne assumait son rôle : « Chevaliers d'Angleterre, vous faites grand péché — De travailler les pauvres, ceux qui sèment le blé... ».

Mais la guerre submergeant les campagnes, le château change de maître. Le soudard heureux qui s'y installe n'a pas d'attache avec la contrée qu'il domine du vol rapace de l'épervier. Farouchement isolée, une maison-forte comme Trécesson, en Campénéac, prend vite allure de repaire, sous son camouflage aux teintes de la bruyère, de l'aubépine rose, et de l'éteule de sarrazin qu'on laisse en friche.

Mil trois cent quarante et un . . .

Un duc, Jean III, qui vieillit sans enfant, qui préfère sa nièce, Jeanne de Penthièvre, à son demi-frère, Jean de Montfort, mais qui meurt sans

Ruines du château de Trémazan (XIIIe et XIVe siècles)



Le Guildo, démantelé par Richelieu. Gilles de Bretagne y séjourna en 1446, y conspira contre son frère avec les Anglais et y fut arrêté.

Le premier castel de la Roche-Goyon (Fort La Latte) [C.-du-N.], fut construit en 837. Donjon du XIIIe siècle, enceinte remaniée en 1589.

avoir juridiquement réglé sa succession : pendant vingt-quatre ans, les deux compétiteurs vont, lambeaux par lambeaux, ville après ville, de forteresse en forteresse, se disputer la Bretagne.

Jeanne est mariée à Charles de Blois, neveu du roi de France Philippe VI : elle peut compter sur l'adhésion des grands seigneurs et du haut clergé, et le principe de vassalité lui attache avec le comté de Penthièvre, en partie bretonnant, tout le pays gallo ; le roi d'Angleterre, Edouard III, qui cherche à faire légitimer ses prétentions au trône de France, donne son appui à Montfort, autour duquel se rallient la bourgeoisie et la petite noblesse de Basse-Bretagne.

Deux bretons, connétables de France.

De ces partisans, dont la politique régionale fait des soldats de métier, deux s'illustreront comme connétables de France.

L'un débute sans éclat, qui sort d'une famille dont on ne sait exactement ni le nom, ni l'origine : Guarclip, Guesclip ou Guéacquin. Pourquoi pas des Bertrand, juveigneurs de Dol ou de Combourg, de même espèce que les Goyon de la Gouesnière, qui avaient aidé Alain Barbe-Torte, en 936, à déloger les pirates scandinaves. Des garde-côte : le castel de la Roche-Goyon était collé comme un bernicle au flanc oriental du Cap Fréhel ; le Guarplic est un îlot des environs de Cancale, qui porte le Fort du Guesclin, non loin d'un domaine moins exposé, le Plessix-Bertrand. Au début du XIVe siècle, un du Guesclin vivait chargé d'enfants sur les terres mouillantes de Broons. Il lui fallait mener durement son fils aîné, cabochard, laid comme les sept péchés capitaux et qui ne trouvait plaisir qu'à batailler avec les pâtourds ou à enfourcher des chevaux de trait. Que le Penthièvre prenne parti pour Charles de Blois, Bertrand du Guesclin, chef de bande improvisé, rassemble ses anciens compagnons de jeux et épie les routiers anglais à travers les buissons. Toujours il gardera l'humeur du partisan, estimant à valeur

En haut :

C'est du CHATEAU de SUSCINIO (Morbihan) en la presqu'île de Rhuis que Jean Ier, duc de Bretagne, partit avec son fils pour la croisade de 1270. La place fut âprement disputée pendant la guerre de Succession. Du Guesclin, en 1473, passa la garnison anglaise au fil de l'épée.

En bas :

Le CHATEAU DE LA HUNAUDAYE fut édifié entre Plancoët et Lamballe par Pierre de Tournemine, en 1378. On disait en Bretagne que ces Tournemine étaient à peine moins grands seigneurs que le roi.

égale la malice et le courage, comme on le verra au Grand-Fougeray quand il se déguise en bûcheron pour pénétrer dans la place ou au siège de Rennes quand il lui suffit de faire grogner une truie pour détourner au profit de la ville affamée tout le bacon sur pattes de l'intendance britannique.

A Montmuran, le 10 avril 1354, l'on festoyait en l'honneur du Maréchal d'Andrehem. L'anglais Calverly crut pouvoir profiter de l'inattention pour s'inviter sans vergogne. Bertrand ouvrait l'œil, qui, habillé de ses dimanches, lui tombe dessus par les abrupts et tranche de si bon cœur que le chemin où il surprit les intrus s'appelle toujours le **chemin sanglant.** Pour terminer dignement la fête, il ne restait plus qu'à adouber chevalier, le soir même, dans la chapelle du château ce luron de la guerre de surprise, auquel on octroie vite un commandement dans les troupes régulières.

Têtu et fidèle comme une servante de presbytère, il préféra « rengager » dans l'armée française plutôt que de faire des ronds de jambe à la Cour de Bretagne avec la gentry anglaise, mais le « pauvre petit chevalier breton », comme il allait souffrir du désaveu que lui infligèrent ses compatriotes, offusqués qu'il ne montrât pas plus de souplesse d'échine dans le jeu des alliances. Tournant le dos au pays qu'il avait cru servir de toute sa foi, il s'en fut rassembler le long des routes ces enfants perdus qui ayant, eux aussi, mené la guerre de broussailles, infestaient, par « grandes compagnies » les provinces. On sait comme il domestiqua ces loups efflanqués.

A la fin de l'été 1343, une tête humaine était clouée à la porte du château de Nantes pour inspirer de salutaires réflexions aux bretons tentés de soutenir la cause de Montfort. Le roi de France, appréhendant le sire de Clisson dans l'enceinte inviolable d'un tournoi, l'avait fait décapiter. Avant d'armer ses vassaux, de porter elle-même la terreur dans les garnisons françaises, sa veuve, Jeanne de Belleville, avait, sur l'abominable épouvantail, fait jurer à son fils aîné, Olivier, de venger le chef de famille.

L'enfant sera élevé en Angleterre avec le futur Jean IV, éducation princière dont il ne gardera aucune gratitude, même s'il observe la règle du jeu, au service des Montfort. Une sourde antipathie oppose les deux compagnons de jeunesse, et c'est le duc qui dissimule avec le plus de contrainte. Mieux doué, plus séduisant, le lieutenant se comporte d'ailleurs avec un rien d'impertinence. Clisson, à Auray, commande le corps d'armée

Non loin de la forêt de Paimpont, le CHATEAU DE TRECESSON voit encore se refléter dans l'étang sa vieille porte fortifiée du XVe siècle et ses murs sévères.

opposé à Du Guesclin. La victoire au prix d'un œil. Ruisselant de sang, mais Charles de Blois tué, il s'en revenait vers celui dont le succès de la journée faisait sans appel le duc de Bretagne, quand il l'entend en donner tout le mérite à l'anglais Chandos. Il vire sur ses talons, passe aux Penthièvre.

Bertrand le camard l'attendait. Ils se sont reconnus, du premier regard, avant de se cogner dessus, à Auray, et ils ne se quitteront plus, Olivier, malgré son orgueil, se comportant avec la docilité du cadet. Seul, il pouvait saisir le sens des dernières paroles du Du Guesclin, lorsque celui-ci, à l'agonie, lui tend, devant Châteauneuf-de-Randon, son épée de connétable : « Le roi saura la donner au plus digne... ».

Affaires de famille.

« On dit en Bretagne que monsieur de la Hunaudaye est un peu moins grand seigneur que le roi ». Cette boutade de Tallemant des Réaux montre quelle opinion imposaient d'eux-mêmes ces Tournemine baugés dans un renfoncement bourbeux de la forêt de Lanmur, en Penthièvre, et si affamés de butin qu'ils rançonnaient quiconque s'aventurait sur leurs terres, fût-ce l'évêque de Saint-Brieuc, fût-ce la duchesse Anne, deux fois reine de France.

En 1385, Pierre Tournemine avait été contraint de soutenir à Nantes un duel judiciaire contre Robert de Beaumanoir qui lui demandait raison de la mort de son frère Jehan.

Celui-ci, bien que fils du héros du combat des Trente, chevalier-banneret, un des deux maréchaux de Du Guesclin, était, contrairement aux Tournemine, d'un caractère enjoué. Sur une route du Poitou, ne s'est-il pas fait mornifler par un Charles de Blois que son batifolage troublait dans ses oraisons : « Beaumanoir, prie et laisse prier pour tes défunts, car tu mourras aussi... ».

Ah ! De quelle mort... Vieux jeune homme, Jehan de Beaumanoir cajole le tendron, une petite Françoise Mouésan, et sans se soucier de l'aigreur de sa femme, non plus que du courroux du papa, que Pierre Tournemine arma un soir d'un faucillon bien affûté.

La tour Mélusine et la tour du Gobelin, deux des treize imposantes tours que possédait le CHATEAU DE FOUGERES aux marches de la Bretagne. Elles furent bâties par des Lusignan aux XIIIe et XIVe siècles.

Mais trop expéditif, le champion de la morale eut le tort de se poser trop vite en consolateur de la veuve. Le frère du défunt porta des accusations si précises et soutint si vaillamment sa cause que Tournemine ne dut qu'à la clémence du duc de ne pas recevoir le coup de grâce.

Veuve en 1474 de Gilles de Tournemine, Marie de Villiers du Hommet avait attendu, elle, les délais légaux pour se remarier avec Jean Eder. Cette union ne fut pas du goût des enfants du premier lit qui, dans une prétendue chasse au sanglier, prirent pour gibier le beau-père.

Affaires de famille que nous laissons les robins compliquer à plaisir. Pour qui préférait la manière forte, en ces temps-là, l'exemple venait de haut. A l'actif de la succession du folâtre Jehan de Beaumanoir figurait le château du Guildo qui, par la suite, devait échoir à une fillette, héritière de la maison de Dinan-Montafilant.

L'énormité de la dot faisant passer sur l'âge, cette Françoise de Dinan excita bien des convoitises, mais un frère cadet du duc, Gilles de Bretagne, l'emporta. Au sens propre du terme car jetant la pauvrette en travers de sa selle, il alla s'enfermer dans la place du Guildo. On se lasse de jouer à la poupée et de courir le guilledou. Ayant été élevé en Angleterre, il eut le tort de convier ses amis britanniques à quelques chasses au renard et d'y dauber, car il s'accommodait mal de sa position de cadet, sur son frère François qui, lui, galantisait politiquement le roi de France. Le crime de Caïn allait être rajeuni dans un Elseneur de marne et de moellons délavés comme des galets. Après l'avoir traîné de cachot en cul de basse fosse, à Dinan, Moncontour, Touffou, le duc fit, par des sicaires, étouffer son benjamin à la Hardouinaye, un autre des châteaux venus de Jehan de Beaumanoir à Françoise de Dinan. C'était décidément à l'oiseleur de mourir dans la cage, mais cet hurluberlu de Gilles avait su ne pas se faire oublier de l'épouse-enfant. Elle attendit d'être femme, de se remarier deux fois et d'être en faveur à la Cour pour tirer vengeance des assassins.

A l'extrémité occidentale du Penthièvre, dans sa partie bretonnante, le château de Tonquédec est symétrique de la Hunaudaye. Le site est plus aimable, à la jonction de deux vallées verdoyantes où coulent le Léguer et un de ses affluents, mais les Coëtmen qui s'y étaient retranchés ne le cédaient pas en sauvagerie aux Tournemine.

Jehan de Coëtmen n'est qu'une plaie quand, près du cadavre de son

Le CHATEAU DE VITRE, ville frontière et porche monumental de la Bretagne, est un des plus remarquables spécimens de l'architecture militaire du moyen âge. Il fut commencé au XIe siècle et rebâti aux XIVe et XVe siècles. Le châtelet et son pont-levis étaient défendus par les deux tours à mâchicoulis qui l'encadrent.

suzerain, Charles de Blois, les Anglais le font prisonnier sur le champ de bataille d'Auray. Son fils Roland, dont les « excès et délits » forcent l'évêque de Tréguier à se départir de sa mansuétude, montre le plus farouche attachement aux Penthièvre déchus jusqu'à ce que la tutelle de la France menace d'enlever à la Bretagne son caractère de nationalité.

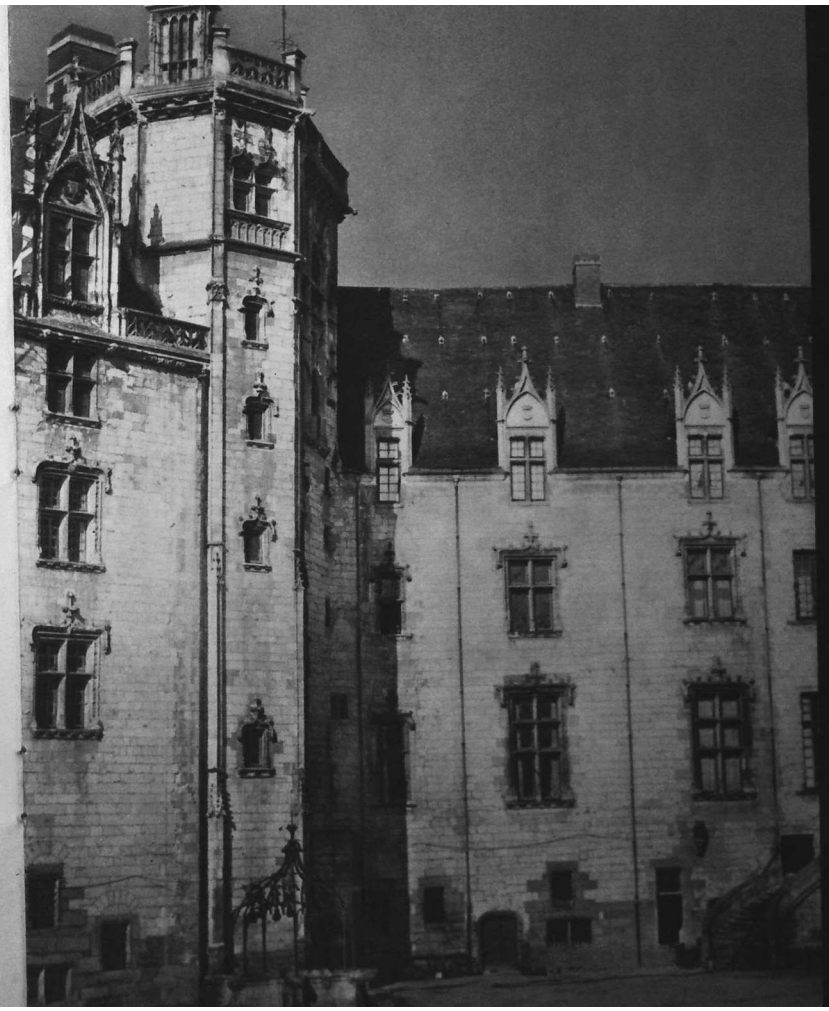
Les fleurons de la couronne.

On eût pu entrer de plain-pied en Bretagne, la frontière, sur son profil oriental, étant fictive, si les ducs n'avaient tendu, dès le haut moyen âge, un cordon de places-fortes entre la Loire et la Normandie.

Victor Hugo aima Fougères à cause d'un amour. Il y venait évoquer un fantôme, l'enfant qu'avait été la femme de sa joie, Juliette Drouet, et qui lui apparut dans le décor de ses hallucinations les plus fréquentes, ces hantises de burgrave dont il s'appliquait à rendre le fantastique par de grands frottis d'encre de Chine. La tendre présence, à son flanc, dans la nuit qui saturait les prairies marécageuses où flanche la flèche de Saint-Sulpice, enfiévrait moins le poète que la preuve ici donnée de ses presciences de mage. Il n'avait pas encore vu Fougères qu'une bouche d'ombre lui dictait la **Fiancée du Timbalier.**

C'est par la « prinse de Fougières en Bretaigne » et la curée de Saint-Aubin-du-Cormier qu'en 1488, à la fin de la « guerre folle », la sage Anne de Beaujeu assura l'emprise définitive de la royauté française sur le duché de Bretagne.

Devant le château de Nantes, que ses successeurs allaient faire apprécier comme prison d'Etat par le Cardinal de Retz et le trop fastueux Fouquet, Henri IV s'exclama : « Ventre Saint-Gris, mes cousins les ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons ! ». Or, jusqu'à la fin du XVe siècle, c'était à Rennes que les ducs donnaient une primauté de capitale en y recevant la couronne, mais pour choisir leur résidence, ils cédaient à l'attrait d'un site, s'ils ne se déplaçaient pas de pavillon de chasse en séjour de plaisance, celui-ci offrit-il la paradoxale maussaderie d'un Suscinio dans sa lagune.



Le CHATEAU DE NANTES fut substitué en 1466 par le duc de Bretagne François II à une construction féodale qui remontait au Xe siècle. L'élégante tour de la Couronne d'Or qu'agrémentent des loggias de la Renaissance fut ajoutée par Anne de Bretagne quelques années plus tard, après qu'elle eut assuré l'achèvement du grand Logis.

Quand, dès la première année de son règne, le duc capétien Pierre Mauclerc vint défendre Nantes contre les Anglais, la fragilité des remparts, pour une ville appelée à s'assurer la liberté des mers, l'inquiéta. Jean V fut le premier souverain breton à désirer faire de ce pays à oseraies et à vignobles son séjour favori, mais, au château et à la manière de maison de force, le Bouffay, où la municipalité nantaise hébergeait ses prédécesseurs, il préféra, dans la campagne proche, émerillonnée par la tuile romaine, le manoir de la Touche. C'est le dernier duc, François II, qui dans la vieille forteresse, isolée comme une île sur l'eau triste de ses douves, fit élever par l'architecte de la Cathédrale Saint-Pierre, Mathelin Rodier, un Grand Logis, digne de s'appeler le Grand Palais, mais il n'en vit pas l'achèvement.

Sa fille, la duchesse Anne, devenue reine de France, eut recours à Jean Perréal pour compléter la demeure paternelle de la tour de la Couronne d'Or et du puits dont l'armature de fer forgé reproduit la couronne ducale.

La Bretagne, après la Réunion.

Par les mêmes routes que les armées, l'esprit de la Renaissance avait gagné la Bretagne. Dans le pays de Vitré, les d'Espinay, alliés par mariage aux Visconti, affectaient d'accommoder « à l'exemple des anciens romains les armes avec les lettres ». Platon remplaçait l'Evangile pour ces humanistes, et, dans leur collégiale de Champeaux, Jean II Juste a laissé un mausolée inspiré de celui que son père avait construit à Saint-Denis pour Anne de Bretagne et Louis XII avec ses gisants de leçon d'anatomie. Les Laval, dans la baronnie d'ancienneté que leur avait apportée en dot, en 1239, Philipette de Vitré, vivaient à l'italienne, agrémentant de dentelles architecturales le système de fortifications qui faisait de Vitré, la ville-frontière, le porche monumental de la Bretagne : une motte primitive, agrandie au XIe siècle de défenses en triangle, auxquelles s'ajoutèrent, à partir du XIIIe siècle, ces tours : le Châtelet, Saint-Laurent, l'Argenterie, la Montafilant, les Archives. Aux amateurs de la reconstitution à la Viollet le-Duc, la ville escarpée offrira, avec ses ruelles, ses pignons, ses encorbelle-

Françoise de Foix, dame de Châteaubriant, après avoir régné un temps sur le cœur du roi François Ier, s'en revint mourir tristement, en 1537, dans son CHATEAU DE CHATEAUBRIANT. A la partie féodale de ce château, qui existait depuis le XIe siècle et dont il reste le donjon carré, une porte et la chapelle, Jean de Laval avait ajouté une charmante construction dans le goût de la Renaissance avec des lucarnes aux pignons encadrés de guirlandes, des loggias, une colonnade de schiste et un escalier extérieur (1538).

ments, un chantier aussi vaste que la cité de Carcassonne. Le Béarnais, qui possédait le secret de ces formules sur lesquelles un homme politique fonde sa réputation, avait gasconné, en 1598, « Si je n'étais roi de France, je voudrais être bourgeois de Vitré ! », sûr de caresser agréablement un notable enrichi dans le commerce de la toile et des bas de fil.

En Bretagne, on a toujours logé Dieu avant les hommes. Qu'on ne s'attende pas à y trouver la luxuriance des domaines royaux de Touraine. Les hautes fenêtres de Tronjoly en Léon, le grand corps de logis de Kerroué, en Loguivy-Plougras, les portails à colonnes et à pilastres cannelés de Guernac'hanay, en Plouaret, ou de Kergariou, en Guimaëc, donneraient à penser que les entrepreneurs locaux n'ont osé transcrire dans leur granit le nouveau style qu'en s'inspirant des ensembles religieux.

Ce n'est pas dans nos cantons à bruyères et à genêts qu'on eût pu comparer un Chambord à « une femme dont le vent aurait soufflé en l'air la chevelure ». Sur les confins que gagne la douceur angevine, Châteaubriant nous rappelle cependant quelle place tenait la Bretagne à la cour de François Ier, puisque le roi-chevalier avait permis à Françoise de Foix, dame de Châteaubriant, de régner sur son cœur. « Peu de telle, prou de moins, point de plus » si l'on en croit Clément Marot, qui rima son épitaphe. Le mari, Jean de Laval, avait dû à son obésité le privilège, exceptionnel pour l'époque, de rouler carrosse dans Paris. Hélas ! Vint le jour où le volage François demanda à Françoise de lui renvoyer, afin qu'il en parât une nouvelle conquête, Anne de Pisseleu, les joyaux où était gravé leur dialogue de tendresse et de reconnaissance. La délaissée, pour tuer la voix de l'ingrat, les fit fondre et rendit en informes lingots un métal sans devises et sans âme. Jean de Laval, n'ayant plus à attendre de compensations, ramena maussadement sa femme à Châteaubriant, où le 16 octobre 1537, elle mourait inopinément « de mort violente et advancée par son mari qui la fit saigner en un pied sur un soupçon de son infidélité », affirme Albert Le Grand. La belle matière à mélodrame pour les émules d'Alexandre Dumas qui murèrent l'agonie de la trop galante Françoise dans une chambre tendue de noir... Les loisirs que lui laissait sa vengeance, le barbon les occupait sur le chantier d'un château neuf, blanc comme du velin, et sur la porte duquel il faisait graver sarcastiquement : « De mieulx en mieulx — Pour l'achever je deviens vieulx », avec une date : 1538. Dans un recoin des communs, au-dessus de l'étang de la Torche s'ébréchait le donjon au sommet duquel une autre dame de Châteaubriant, Sibylle, était morte de joie, dans le plus pur style « Beau Dunois », en reconnaissant son mari qui revenait indemne de la Croisade.

Une paix armée.

L'intégration avec la France ouvre une ère de paix, mais il suffit d'une étincelle pour rallumer l'incendie.

Voici Noël du Fail aménageant sa retraite de la Hérissaye : « Je l'ai bâtie d'une moyenne force, pour faire tête aux voleurs, coureurs, et à l'ennemi, si Dieu me voulait châtier en cette partie ».

Cette prudence se manifeste partout : au Moustoir, en Saint-Evarzec ; à Kergrist, en Ploubezre, dont les murailles n'arrivent pas à étouffer dans leur ombre la mosaïque d'une flore méridionale ; à la Touche-Trébry, près de Moncontour ; à Brignac, en Saint-Guyomard, où une gracieuse tourelle d'escalier, inspirée de celle dont Claude de Rohan a doté le palais épiscopal de Quimper et peut-être bien, par ricochet, de celle du Grand Logis de Nantes, s'accote à une tour à la pesanteur d'armure.

A la Roche-Jagu, un château perché dans les frondaisons au-dessus d'une des boucles les plus larges du Trieux, ce n'est pas seulement la carapace qui évoque l'équipement d'un homme d'armes. A l'intérieur, tout est machiné en prévision d'une longue résistance. Les assaillants avaient-ils forcé la porte bardée de fer et doublée d'une herse qu'il leur fallait poursuivre péniblement l'avantage dans un labyrinthe de couloirs et d'escaliers coupés de pièges, jusqu'au donjon, dans les parties hautes duquel une trappe escamotait les assiégés pour leur permettre de traverser la rivière par un passage souterrain.

Et pourtant l'homme qui habitait cette maison, non seulement forte, mais renforcée, n'était plus qu'un gros propriétaire foncier, soucieux de faire valoir son domaine et de soigner ses bois puisque « quatre de ses hommes et sujets, chacun pendant un an, répondent des dommages qui pourraient être faits par défaut de surveillance ».

Même si l'on n'agrémentait sa demeure de tours hypertrophiées, comme à Kergournadec'h, en Cléder, que par affectation d'archaïsme ou pour faire étalage d'une puissance qui commençait à douter d'elle-même, le recours à ces accessoires de la vieille poliorcétique allait, dans un proche avenir, montrer qu'ils n'avaient rien de superflu.

Les guerres de Religion.

Car les guerres de Religion n'épargneront pas la Bretagne. Le calvinisme y fut introduit par François de Coligny. Celui-ci, époux de Claude de Rieux, fit de sa seigneurie de la Roche-Bernard, dont le chef-lieu était le château de la Bretesche, rayonner la nouvelle doctrine.

Les grandes familles : les Laval, les Rohan, les Acigné, les Avaugour, les Gouyon, les La Moussaye, les La Noue, les Quelennec, dont l'hérédité faisait, bon gré, mal gré, les bienfaiteurs des abbayes et du clergé, se laissèrent complaisamment gagner par la contagion. Les querelles religieuses prirent tournure de guerre civile lorsque le gouvernement de la province fut, en 1582, confié à Philippe-Emmanuel de Vaudémont, duc de Mercœur, beau-frère de Henri III, mais dont la femme, Marie de Luxembourg, était la descendante directe des Penthièvre, avec des droits souverains. Il s'en prévalut quand l'assassinat des Guise par le roi lui eût permis de se considérer délié de ses obligations envers le gouvernement central.

Pendant neuf ans, le pays pourra se croire reporté au temps des luttes Blois-Montfort : Rennes et les juristes du Parlement tiendront pour Henri de Navarre, qui appelle des renforts anglais ; Mercœur, qui a derrière lui toute la catholicité de Bretagne, met en place des garnisons espagnoles.

Rosnyvinen de Piré s'exprime sans ambage sur le compte des gentilshommes qui combattaient pour l'un ou l'autre camp : « L'intérêt particulier avait toujours sa part dans leur choix ». Mercœur ne se faisait pas plus d'illusions lorsque, voyant arriver à Nantes, dans un manteau fourré d'hermines et constellé de pierres précieuses, un de ses plus fougueux officiers, il lui criait : « Monsieur de Fontenelle, combien de gens ont aidé à payer ton manteau ? ».

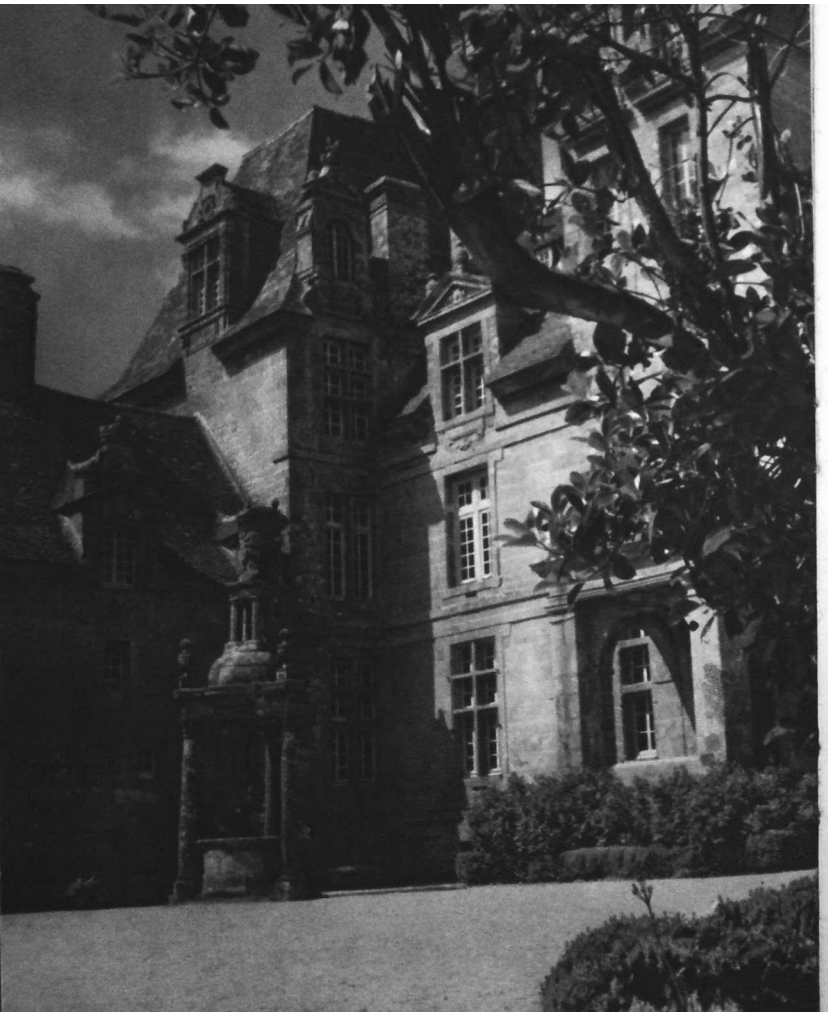
Un chenapan de bonne souche, ce Guy Eder de la Fontenelle, juveigneur d'une famille qui, entre Saint-Brieuc, Quintin et Bothoa, en Cornouaille, avait essaimé dans des manoirs qui donnaient leur nom à un patriarche rural. Celui-ci partageait noblement, selon l'Assise au comte Geoffroy, deux tiers du bien à l'aîné, l'autre tiers aux puînés, mais de génération en génération la liste s'allongeait de ces cadets qui dérogeaient pour s'être abstenus de comparaître « faulte de quoy », faute des moyens d'acquérir la ferblanterie indispensable, aux montres du ban et de l'arrière-ban des neuf évêchés. La bonne occasion qu'une guerre, pour ne pas tomber en roture, même si ça tournait à la maraude. Guy

En haut :

Dressé à pic sur une des rives du Trieux, le CHATEAU DE LA ROCHE-JAGU a gardé son caractère âpre et sauvage du XVe siècle. Tout y est prévu pour résister aux assauts de l'ennemi.

En bas :

KEROUZERE, au pays de Léon, construit de 1425 à 1458, fut assiégé et pris par les Ligueurs en 1590. Trois tours rondes à toitures pointues, un chemin crénelé qui en fait le tour, à la naissance du comble, n'enlèvent à la forteresse rien de sa légèreté.



de la Fontenelle fut un de ces Compère-Guilleri jamais en retard d'une pillerie ou d'une violerie.

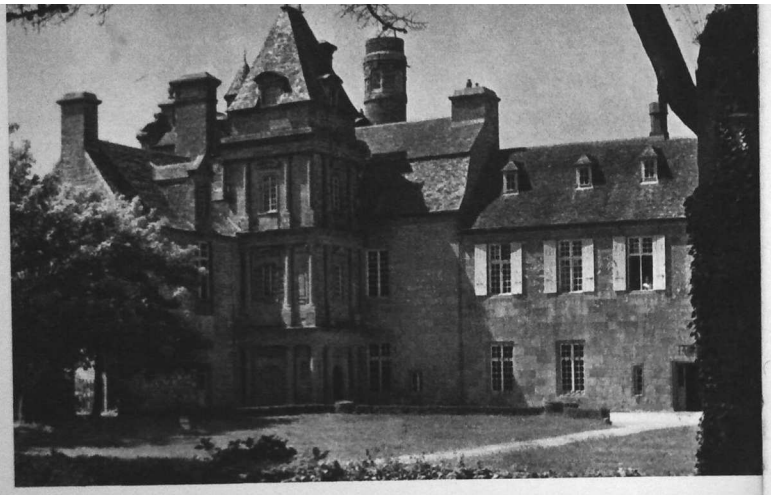
Contre des rôdeurs de tel plumage, les châteaux du Léon, comme Kerouartz en Lannilis ou Kergroadès en Lanrivoaré ne trouvaient pas superflue leur surcharge de tours et de créneaux.

Mais le peuple ? Quand il en avait assez d'être piétiné, il montrait aussi les crocs. En 1590, la paysannerie des environs tint à régler elle-même la reddition du château de Kerouzéré, aux murs de plus de 4 mètres d'épaisseur, investi par les troupes de Mercœur que commandait un Goulaine. Du chemin couvert et à mâchicoulis qui, sous le comble, couronne l'édifice, les assiégés, Pierre de Boiséon, son cousin François de Goëzbriant et Kerandraon, virent les laboureurs bousculer les soldats, s'atteler aux canons, les braquer contre le château. Le plus sage était de se mettre sous la protection de l'ennemi. Celui-ci, à grand-peine, put faire filer Boiséon et Goëzbriant, mais Kerandraon, bien que déguisé, n'alla pas loin. Les bons léonards l'écharpèrent.

Négociants doués de trop de judiciaire pour céder à la passion partisane, les Malouins se refusent à mettre leur épingle dans le jeu, et comme pour s'ériger en République indépendante, il leur faut entrer dans le château, où, qui qu'en grogne, Anne de Bretagne avait déjà fait contre eux son dernier acte d'autorité, ils tentent à la corde lisse l'escalade de la tour « la Générale » : on sait que le poids fit basculer la couleuvrine à laquelle un complice avait attaché la corde, mais le brusque plongeon dans le vide n'arracha pas un cri aux cinq équilibristes.

Quand, en 1637, Henriette de la Tour d'Auvergne, qui avait épousé Amaury de Gouyon, marquis de la Moussaye, se montra, sœur de Turenne et d'humeur casquée, décidée à faire de son château de Quintin une citadelle irréductible du calvinisme, elle trouva en ses vassaux des adversaires coriaces. Les Quintinais tenaient d'autant plus à rester catholiques que leurs voisins et concurrents commerciaux, les toiliers d'Uzel et de Loudéac, dépendaient, eux aussi, de suzerains huguenots, les Rohan. Dans son dépit, la Déborah réformée alla jusqu'à souffleter l'évêque de Saint-Brieuc, Denis de la Barde. Il donna la mesure de sa miséricorde en plaidant la cause de la forcenée quand un édit de bannissement eût été pris contre elle.

Vers 1550, les Barbier faisaient édifier en Saint-Vougay et en s'inspirant du château d'Anet, la somptueuse demeure de KERJEAN. Le nouveau style de la Renaissance apparaissait ainsi pour la première fois dans le Léon. Il allait avoir une répercussion considérable sur toutes les églises de la région.



Les La Moussaye avaient entrepris la reconstruction du château à la manière du Luxembourg, mais l'aile gauche, seule, était achevée qu'il fallut vendre le domaine, en 1681, à Nicolas de Durfort, maréchal de France. Celui-ci d'ailleurs préféra établir sa résidence en pleine campagne, dans la forêt de Coetiaz. Ce fut le château de Lorges, dont la baronnie de Quintin prit le nom lorsqu'elle fut érigée en duché pour les Durfort.

La fin de la féodalité.

Henri IV, puis Richelieu, abattent, pour faire rentrer les féodaux dans le rang, les emblèmes de leur superbe. Le Cardinal dit gentiment à un de ces Rohan dont la devise « Roi ne suis, Prince ne daigne, Rohan suis » était une expression anticipée du culte de la personnalité : « Monsieur le Duc, je viens de lancer une boule dans votre jeu de quilles ». Le jeu de quilles, c'était avec ses tours la façade médiévale de ce château de Josselin qui, au bord de l'Oust, semble bûchée en plein schiste, mais dont le revers, avec son exubérance d'ornementation, montre qu'à l'aube de la Renaissance les Rohan éprouvaient un malin plaisir à rivaliser de faste avec leur souverain.

Eclatés comme des troncs, basculés, bousculés, ces assemblages formidables des maçonneries militaires, Elven, Houdon, Cesson, ne sont plus, sous les ronces, que des amas de rocs d'où l'on domine des étendues où pour jamais durerait la trêve de Dieu.

La chevalerie d'ancienne extraction sert aux armées ou joue des coudes à la Cour. Les marchands enrichis mettent la surenchère sur les droits seigneuriaux, et font, pour se décrasser, mousser bien vite la « savonnette à vilain ».

Les cousins de province de M. Jourdain.

Gilles Ruellan peut passer pour un modèle du genre. Gamin, il assurait à dos d'âne, entre Rennes et Saint-Malo, le transport des toiles de

En haut :

Dans le même temps que s'édifiait Kerjean, Maurice de Plusquellec et sa femme Claude de Goulaine faisaient bâtir en Plounevez-Lochrist le CHATEAU DE MAILLE, un chef-d'œuvre du style classique. La tour d'angle a conservé une sévère grandeur avec ses trois étages à colonnes des trois ordres.

En bas :

Non loin de Cléder en Léon le CHATEAU DE TRONJOLY malgré ses élégantes fenêtres de la Renaissance a gardé toute l'allure du manoir breton traditionnel.

Noyal. Se faufilant entre Ligueurs et Royaux, échangeant le mot pour rire et le mot de passe, pourquoi ne pas user de cette immunité pour faire de la contrebande d'armes, d'abord, puis pour jouer les parlementaires officieux ? De colporteur, on devient courtaud de boutique, et on s'enrichit assez pour acheter la ferme des impôts et billots de Bretagne, puis muer le bourgeois en gentilhomme. Mais quels services exceptionnels avait-il rendus, cet illettré, pour finir conseiller d'Etat et d'Epée, gentilhomme ordinaire de la Chambre, baron du Rocher-Portail et marquis de la Balue ? Haut et puissant Seigneur, il casa ses filles dans les maisons les plus illustres, et quand un de ses gendres, Thomas de Guémadeuc, pour ne pas avoir compris que les bonnes parties des Guerres de Religion n'étaient plus de saison, eût été condamné, comme la Fontenelle, à porter sa tête en place de Grève, Jeanne Ruellan, pour implorer la grâce de son coquin de mari, ne manqua pas, mais vainement, d'en appeler à la gratitude que le fils de Henri IV devait à son père.

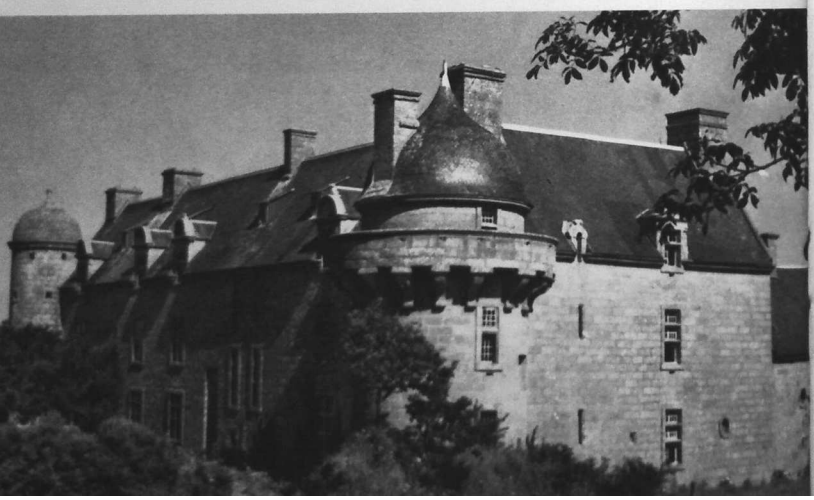
Au cours du temps, ces mystérieux offices pouvaient-ils être chiffrés par la mise à prix du château du Rocher-Portail, paroisse de Saint-Brice-en-Cogles ? Au fond d'un immense développement de prairies, au delà d'un saut-de-loup et d'une balustrade, il offrait trois corps de bâtiment d'une vigueur qui fait penser aux stances de Corneille.

Les Kermavan, ou Carman, s'étaient appliqué, dans la seconde moitié du XVIe siècle, à reconstruire dignement leur château de Maillé, en Léon. Dans le voisinage, et en position de vassalité, vivait la famille Barbier. On s'observait sans cordialité, surtout depuis que celle-ci avait recueilli l'héritage d'un chanoine aux incalculables prébendes. Pour écraser les Kermavan, les Barbier, quand ils édifient Kerjean, en Saint-Vougay, prennent tout simplement modèle sur le château d'Anet.

Quelque chose, dans l'atmosphère, empêche ces fastueuses architectures de n'apparaître que comme des œuvres d'art. La côte, favorable aux incursions ennemies, est si proche : l'enceinte de Kerjean, précédée de douves, est flanquée de bastions et creusée de casemates.

Mais les Barbier étaient trop riches, et avaient fait trop d'envieux, qui, sur le chantier de Kerjean, allaient jusqu'à rappeler la chimérique entreprise de la Tour de Babel, pour ne pas tenter leur chance à Paris. Qu'un René Barbier laissât aux mains de sa femme aussi vertueuse que raisonnable son palais léonard, et Musset, deux cents ans plus tard, pourra écrire **Barberine.**

L'ombre de la marquise de Sévigné hante toujours le CHATEAU DES ROCHERS où elle fit différents séjours de 1654 à 1690. Ce château construit au XIVe siècle fut remanié au XVIIe siècle mais il est demeuré tel que l'a connu la marquise.



C'est le temps où pour le gentilhomme en fraise à godrons, au haut-de-chausses noué d'aiguillettes, au pourpoint de velours à crevés de satin, le laboureur de Basse-Bretagne devient un « pâtre », le **paotr** qui restera dans la langue. Honoré d'Urfé donne le ton. On ne passe dans ses domaines que pour y trouver le climat de l'Astrée. Mais qu'à son déclin, le soleil royal ait des tirants et Louis XIV besoin d'argent, ces gentilshommes à privilèges ne chercheront qu'à esquiver les taxes.

La révolte du Papier timbré.

Le contribuable regimbe. Emeute sanglante à Rennes, le 18 avril 1675 ; troubles à Saint-Malo, à Nantes, désordres qui tournent à la révolte, dans le Poher, dans le pays bigouden. Menés par le notaire Le Balp, les insurgés, les Bonnets rouges, saccagent, brûlent, égorgent. Comme dans les Cévennes, on envoie les dragons. Une répression durement menée par le duc de Chaulnes, et dont l'image la plus vive et la plus cruelle nous a été laissée par la Marquise de Sévigné, propriétaire par son mariage du château des Rochers.

Un domaine où elle venait refaire sa bourse, cette mondaine du Marais parisien, et où dans la plus édulcorée des Haute-Bretagne, elle pouvait s'égayer aux dépens de ces messieurs de Locmaria si gaillards à danser le trihory ou de ces demoiselles de Croqueoison et Kerborgne « qui portaient les jupes au-dessus de la cheville ».

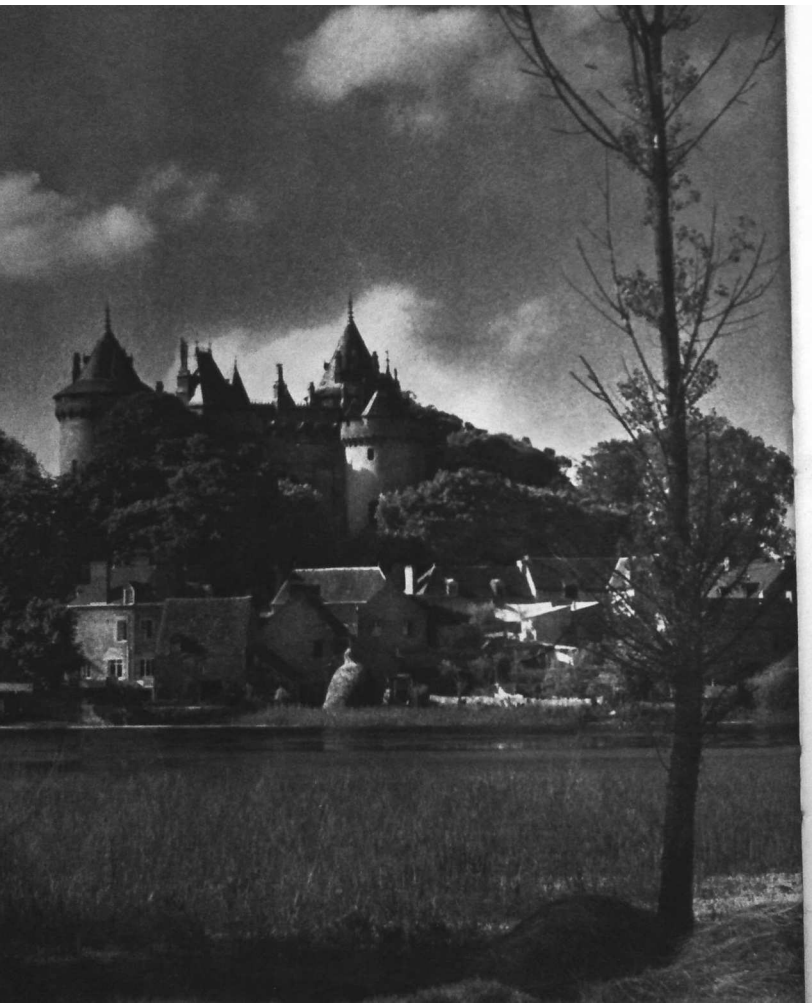
La vie n'a pas quitté les lieux. La chambre à coucher de la marquise et le cabinet où elle écrivait sont restés en l'état, comme pour l'inventaire après décès. Le livre de comptes du fidèle Pilois est même arrêté à la date du 16 novembre 1671, sur le dernier paraphe d'une propriétaire qui tenait ses affaires en ordre. On pourrait espérer surprendre la Marquise au bout de ce Mail où elle goûtait si fort le plaisir de « jouir de soi-même ».

En haut :

La Renaissance bretonne a mis son sceau sur deux belles demeures nobles du Léon : le CHATEAU DE KEROUARTZ près de Lannilis dont le grand logis se trouve flanqué d'un pavillon à dôme.

En bas :

Le CHATEAU DE KERGROADES, non loin de Landivisiau, très curieux avec sa grosse tour à mâchicoulis et son portique à arcades fermant une cour où règnent trois corps de bâtiments.



Si l'on dénombre la quantité de jardins dont le tracé serait dû à Le Nôtre, l'aristocratie bretonne aurait vu grand dans cette fin du XVIIe siècle, où le château se dégage de sa muraille d'enceinte, pour ne conserver qu'un important portail à pilastres, casques et pots à feu, comme à Beaumanoir, en Evran, et au Hilguy, en Plogastel.

La propagande révolutionnaire touchera juste, parfois. Si, en période d'infortune nationale, toute la campagne française peut justifier l'image de Fénelon, et n'être qu'un « grand hôpital désolé et sans provision », le reproche constant que l'on peut faire à la noblesse, c'est l'absentéisme. Une mère brûlera de ses propres mains Kergournadec'h pour éviter à son fils toute tentation de se mettre au vert. Il lui faut quand même, au courtisan, tirer des revenus substantiels d'un fief dont il se contente souvent, sans l'avoir jamais visité, de tenir son titre : il s'en remet au procureur fiscal qui estimera bientôt être capable de gérer pour son compte des domaines dont il connaît seul la valeur.

Mais ces « nobles gueux », comme disait déjà, la lippe méprisante, le roturier qui, pour s'enrichir, n'avait pas à compter avec le cruel souci de déroger ? S'ils avaient consenti des sacrifices pour être maintenus à la réformation de 1669, ces petits écuyers de province ne se donnaient pas tous la peine de fournir de nouvelles preuves pour monter dans les carrosses du Roi.

Une noblesse d'églogue.

On peut en croire Chateaubriand, auquel la morose mégalomanie de son père permit de vivre l'enfance la plus contrainte dans un des monuments historiques de ses aïeux présumés, Combourg, le parfait accessoire pour rêveries à la Walter Scott dans le décor qui sera celui du Génie du Christianisme.

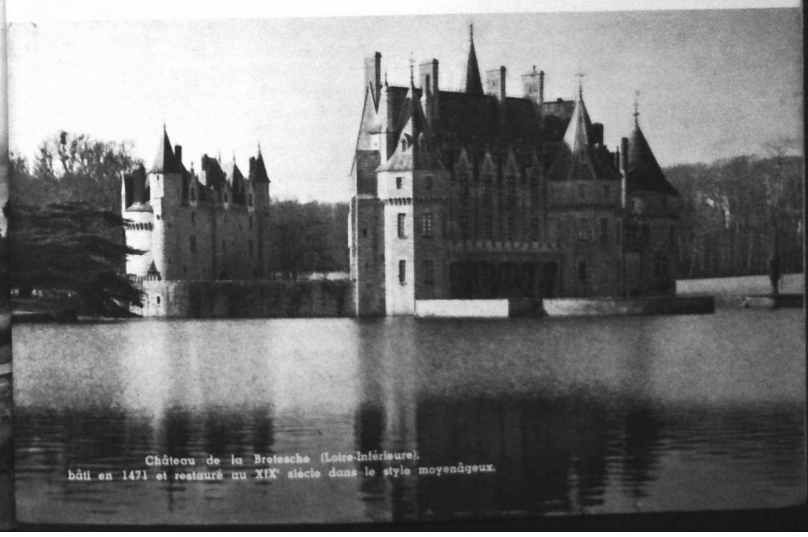
Pour redorer son blason personnel, le père de François-René avait délibérément rompu avec ces chefs de nom et d'armes qui, dans des bicoques à l'odeur d'étable, mettaient « les plus beaux titres de leur maison à couvrir des pots de beurre ». Un capitaine malouin, sous Louis XV, n'est plus un conquistador : il fait commerce de tout, même de bois d'ébène. Au lieu de fricasser les piastres qu'il rapporte dans

Le CHATEAU DE COMBOURG bâti en partie aux XIVe et XVe siècles est resté intact dans son cadre romantique. Il rappelle surtout les souvenirs qui ont marqué l'enfance de Chateaubriand.

Château de la Touche-Trébry (C.-du-N.). Avec des éléments qui n'ont rien de gothique il garde une allure médiévale.

Château de Caradeuc (I.-et-V.) de style Louis XIV avec une belle cour d'honneur et des jardins à la française.

Château du Rocher-Portail en Saint-Brice en Coglès (I.-et-V.), construit sous Louis XIII par Gilles Ruellan, baron du Tiercent.



Château de la Bretesche (Loire-Inférieure), bâti en 1471 et restauré au XIXe siècle dans le style moyenâgeux.

son coffre et d'en régaler la populace, l'Harpagon titré fait des placements de père de famille avec un orgueil de fondateur de généalogie.

Le château construit au XVIIIe siècle montrait plus de douceur dans son affectation à la champêtrerie, Limoélan, en Sévignac, comme Carheil. Par les « Mémoires d'Outre-Tombe », on sait comme on vivait dans ce Marigny qui fait gravure de Musée des Familles. En culotte collante et veste de soie, la cravate lâche, une société à particule, et qui se comporte le plus bourgeoisement du monde dans son hôtel de la pétite ville voisine — Morlaix a sa rue des Nobles, Quimper sa rue des Gentilshommes — pense que l'intérêt souriant qu'elle porte à l'agronomie, pour avoir lu les « Saisons » de Saint-Lambert ou l'« Agriculture » de Fulcrand de Rosset, fera régner partout le bonheur et la vertu.

Du bocage fougerais, Armand Tuffin de la Rouèrie s'était aussi esquivé pour vivre comme un personnage de Laclos, mais la guerre d'Amérique lui donne l'occasion de rompre avec les liaisons dangereuses. Il n'en rapportera qu'un sobriquet d'aventurier, le Colonel Armand, et des plants de tulipiers qui lui ont survécu dans les avenues du manoir de la Motte, en Saint-Brice, où il était revenu prendre femme. Vieillit-on sérieusement dans une églogue de Florian ? La Révolution va lui épargner de devenir un Némorin en habit puce, grisonnant et perclus.

La chouannerie.

Notre noblesse terrienne, avide d'effusions sentimentales, s'engage dans la Révolution « magnifique et terrible » avec le même entrain qu'elle applaudissait La Chalotais, quand, de son château de Caradeuc, il entrait en rébellion, avec les Etats et le Parlement de Bretagne, contre le zèle du commandant de la province, image de la centralisation.

La conscription, la Constitution civile du clergé, l'emprisonnement de la famille royale au Temple prouvent très vite que la pastorale n'est pas seulement un sujet de trumeau ou d'éventail. Le « not'mait' » du paysan ne se justifie pas que par les clauses d'un bail. Le hobereau doit décrocher d'une panoplie l'épée de sa lointaine et provisoire sous-lieutenance pour réagir, en tête de ses métayers, contre un peuple neuf, mené par de violents juristes, « l'ouvrier des villes ».

Dans les salons à clavecin, La Rouérie a organisé l'armée royale et catholique, avec ses compagnies paroissiales, ses légions cantonales, ses lignes de correspondance. Trahi par un médecin, son ami, sa mort sera aussi romanesque que sa vie. Au manoir de la Guyomarais, dans le pays de Lamballe, il trépasse de saisissement en apprenant la mort de Louis XVI.

Un climat d'élégie.

La Restauration fait éprouver à ces danseurs de menuet qui auront mené la chouannerie en braconniers la magnifique ingratitude des rois, mais, grâce à la sensibilité contagieuse de Lamartine, la gentilhommière du XIXe siècle va renchérir sur le tableau de genre. Lamennais, à la Chesnaye, Hippolyte de la Morvonnais, au Val-de-l'Arguenon, tâchent de s'assurer une harmonie poétique et religieuse.

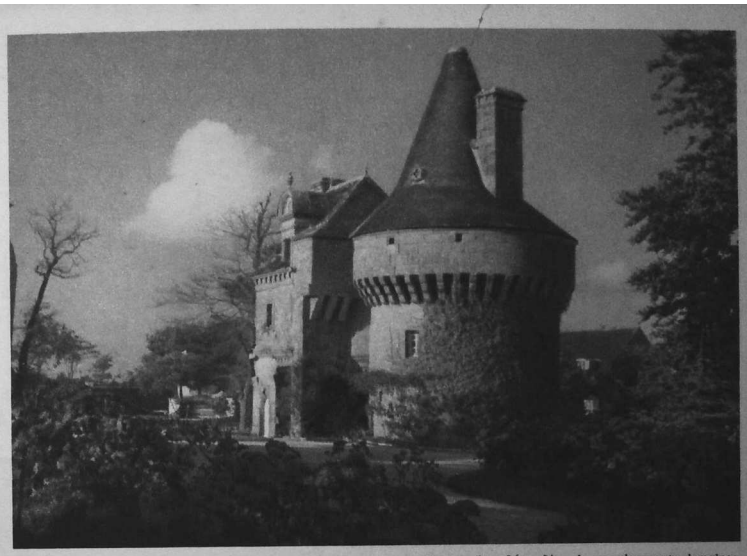
Ces propriétaires à particule et à favoris, ces dames à anglaises et à crinoline pour qui écrivait Zénaïde Fleuriot, donneront leurs fils pour assurer auprès du Saint-Siège attaqué la relève de cette garde bretonne dont le cri, aux remparts d'Avignon, était en 1376 : « Vostre mercy, Charles et Yves » (Charles de Blois et Yves de Kermartin...). L'épopée des zouaves pontificaux sera la dernière manifestation de caste de la noblesse bretonne. Du jour où Henri V, pour une nuance de drapeau, refusera de rentrer, le hobereau se désignera à devenir citoyen, laissant son nom à des ruines, s'embourgeoisant parmi ses fermiers enrichis.

Le pan de tour, sur son herbe brûlée, c'est la mythologie de l'histoire où l'ère du suffrage universel peut toujours imaginer des sabbats de revenants et situer des trésors introuvables.

La vraie richesse de l'aristocratie provinciale, une obéissance intemporelle aux traditions et la longue amitié avec les choses rustiques, on ne l'a conservée, et à force de sacrifices, que dans ces charmants domaines, où l'on imagine une histoire de livre de prix. Il faut aller les découvrir, avec la foi du grand Meaulnes, au bout d'une rabine de hêtres, quand, sur une campagne coloriée comme les planches du Langage des fleurs, s'éloigne l'orage de juin.

PRINCIPAUX CHATEAUX EN BRETAGNE

FINISTERE	COTES-DU-NORD	ILE-ET-VILAINE	LOIRE-INFER^re	MORBIHAN
Kergroadès	Bienassis	Caradeuc	Bretesche	Elven
Kerjean	La Hunaudaye	Combourg	Carheil	Josselin
Kerouartz	Le Guildo	Fougères	Châteaubriant	Pontivy
Kerouzéré	Kergrist	Montmuran	Clisson	Trecesson
Maillé	Fort La Latte	D'Espinay	La Motte-Glain	Suscinio
Penmarc'h	Quintin	Les Rochers	Nantes	
Rustéphan	Tonquédec	La Motte	Seilleraye	
Trémazan	La Touche-Trébry	Rocher-Portail		
Tronjoly	La Roche Jagu	Vitré		



Penmarc'h-en-Léon. L'un de ces charmants domaines où l'on imagine une histoire de livre de prix.

CET OUVRAGE AVEC TEXTE DE FLORIAN LE ROY EST LE NEUVIEME DE LA COLLECTION « IMAGES DE BRETAGNE » EDITE ET ILLUSTRE PAR JOS LE DOARE IL A ETE ACHEVE D'IMPRIMER LE 30 AVRIL 1957 SUR LES PRESSES D'HELIO-CACHAN A CACHAN (SEINE)

Dépôt légal, 2e trimestre 1957, tous droits réservés.

hâteau fortifié
ontmuran (I.-et-V.)